

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



N° 80 . 1985 . Fasc. 2

SOMMAIRE

- Les Juifs à Vienne, par Roger DUFROID.
- Les clocheteurs des trépassés, par Pierre CAVARD.
- Les Jocteur-Montrozier en Dauphiné, par J.-F. GRENOUILLER.
- A propos d'un site viennois, par J. GRUYER.
- L'enlèvement d'Hylas par les Nymphes, par André HULLO.

(74) 85-12-62.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1985

Le numéro	25,00 F
Abonnement annuel normal	80,00 F
Abonnement de soutien	120,00 F
Retraités et étudiants	55,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

ATTENTION !

**tous les abonnements commencent
au 1^{er} janvier**

*Vous devez donc, s'il vous plaît, acquitter dès à présent votre
cotisation pour 1985 :*

- soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
- soit directement au S.I.

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1985**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	120 F
Abonnement normal	80 F
Etudiants - Retraités	55 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

LES JUIFS A VIENNE

1000 ans sous la domination temporelle des archevêques de Vienne

par

ROGER L. DUFROID

Introduction

Durant toute la période connue sous le nom de Moyen Age, les Juifs ne furent tolérés par les autorités civiles et ecclésiastiques qu'en raison des profits et des services qu'elles retiraient de cette espèce de serfs qu'aucune loi ne protégeait vraiment contre les exactions.

Dans ce premier chapitre nous allons essayer de mettre en lumière le comportement et la mentalité des archevêques de Vienne, d'Alcime Ecdice Avit (1) à Guy de Poisieu, grâce à leurs lettres, décrets et mandements relatifs aux Juifs.

1. — Sous Avit (au VI^e siècle)

Il nous faut aller jusqu'aux premières années du VI^e siècle pour trouver un texte vraiment hostile aux Juifs.

En 517 Avit, évêque de Vienne, réunit à Epaone en pays vicnois, un concile national. Vingt-cinq évêques du royaume burgonde y assistent et s'occupent incidemment des Juifs pour dresser une barrière entre eux et leurs ouailles.

Le XV^e canon de ce concile, dont l'évêque de Vienne fut l'âme, sinon le principal rédacteur des quarante et un canons (2), interdit aux laïcs de prendre leurs repas avec les Juifs et, pour montrer jusqu'où devait aller leur horreur pour cette race mau-

(1) Alcime Ecdice Avit, évêque de Vienne dès 494 ?

(2) Ulysse CHEVALIER, *Œuvre complète de saint Avit* (1890), Introduction p. V.

dite, il défend aux clercs de manger avec un laïc qui se serait souillé en s'asseyant à la table d'un Juif :

« a judaeorum vero conviviis etiam laïcas constitutio nostra prohibuit, nec cum ullo clerico nostro panem comedat, quisquis judaeorum fuerit convivio inquinatus » (3).

II. — Sous Barnard (IX^e siècle)

Il ne paraît pas que les prescriptions d'Epaone aient entravé le développement de la colonie juive de Vienne, car, trois siècles plus tard, son importance s'était accrue au point de porter ombrage à l'évêque de Vienne Barnard qui, dans une lettre (4) adressée à l'empereur Louis le Débonnaire (5) vint mêler ses plaintes à celles de l'évêque de Chalons Eaof et à celles du fougucux Agobard, archevêque de Lyon.

Ce curieux document que nous trouvons dans les œuvres d'Agobard (6) nous révèle plus particulièrement la situation que les Juifs avaient su conquérir dans la ville de Lyon, et probablement aussi dans la vicille cité viennoise, la signature de l'archevêque Barnard (7) apposée à la fin de cette lettre autorise cette conjecture.

Le problème de l'influence des Juifs et de leur situation prépondérante dans les affaires préoccupait à tel point l'archevêque de Lyon qu'il écrivit à l'empereur quatre lettres consécutives dont le texte n'est qu'un tissu de critiques amères et violentes, véritable pamphlet dirigé contre les Juifs.

Mais l'empereur, sans doute mieux inspiré que ces prélats, ne semble pas avoir pris ces lettres en considération, et les Juifs, sous la protection du « Missus » impérial, continuèrent à trafiquer librement aussi bien à Vienne (8) qu'à Lyon sans souci des plaintes réitérées dirigées contre eux par la hiérarchie catholique.

(3) Claude CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne* (1761), p. 93 et 647.

(4) Lettre sur les superstitions des Juifs, *de superstitionibus judaïcis* : elle fait suite à une première lettre, *de insolentia Judaeorum*, écrite par AGOBARD seul après le synode de Lyon de l'an 829.

(5) Louis le Débonnaire (ou le Pieux), empereur d'Occident (814-840), fils et successeur de Charlemagne.

(6) BALUZE, *Opera Agobardi*, Paris, Muguet, 1866, in 8°, 2 vol.

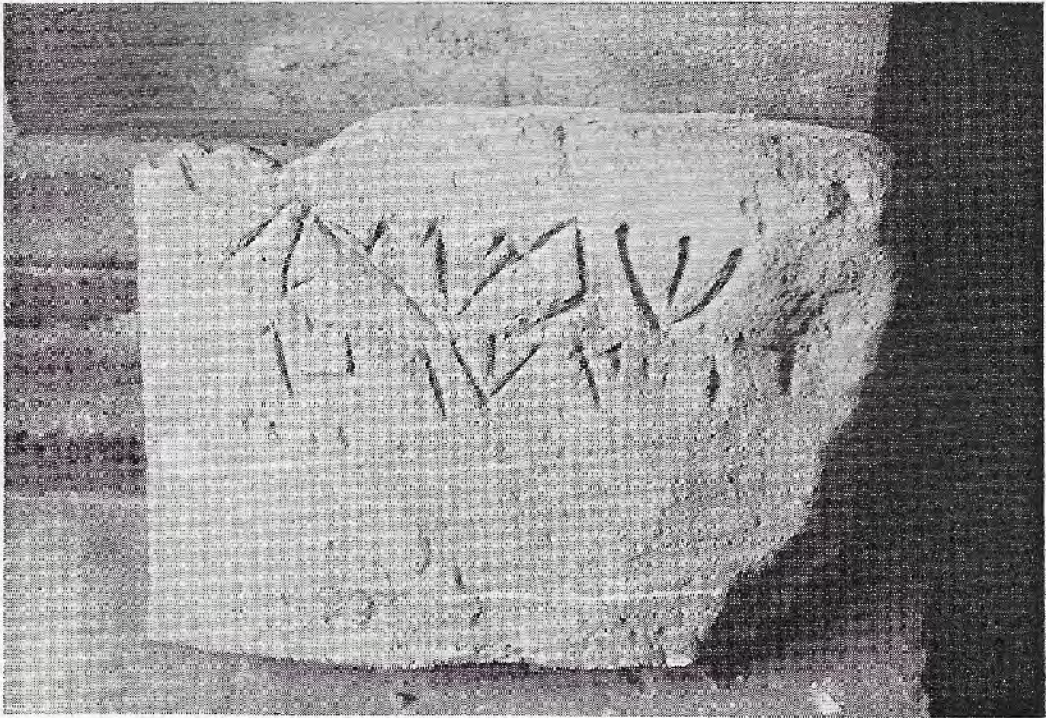
(7) Barnard (ou Bernard), archevêque de Vienne de 810 à 842.

(8) Au Moyen Age Vienne était un grand entrepôt commercial où tous les marchands de Lyon et des villes environnantes allaient se pourvoir. Ces marchands étaient pour la plupart des Juifs : c'étaient eux qui vendaient, dans toute la France, les parfums, les étoffes, l'épicerie et la bijouterie.

III. — Sous Jean de Bernin (XIII^e siècle)

La seconde moitié du XIII^e siècle sera pour les Juifs un temps d'épreuves et de vexations. En 1253, le pape Innocent IV (9), cédant aux sollicitations de l'archevêque de Vienne, Jean de Bernin (10), lui accorda l'autorisation de les expulser (11).

Les griefs reprochés aux Juifs et qui motivaient cette mesure ne relevaient contre eux aucun fait d'usure, mais seulement des



Inscription hébraïque du Musée de Saint-André-le-Bas *

contraventions aux règlements de police auxquels ils étaient soumis.

Le pouvoir temporel des archevêques de Vienne, déjà si étendu par la charte de 1023 (12), qui avait fondé virtuellement

(9) Innocent IV, pape de 1243 à 1254.

(10) Jean de Bernin, archevêque de Vienne (1218-1266).

(11) Par une lettre envoyée d'Assise le 23 juillet 1253, *Gallia Christiana Prov. Viennensis - Instrumenta*, C. 50-50.

(12) Le 14 septembre 1023 le roi Rodolphe donna à l'Eglise le comté de Vienne par un acte conçu dans ces termes : « Nous donnons à l'Eglise de Vienne..., et à ses archevêques, tant celui qui la gouverne aujourd'hui que ses successeurs à perpétuité, le comté de Vienne et toutes ses dépendances tant dedans que dehors la ville, avec le château qui la commande nommé Pipet, tous les droits, redevances, cens et rentes qui ont été jusqu'ici payés et levés en notre nom par nos Fermiers, Receveurs et Commis... » ; — C. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne* (1761), p. 275 et 276.

* Elle est à l'étude : on peut lire le nom de SH Mouel.

leur domination sur la ville et le comté de Vienne, puis par la soumission du Dauphin en 1243 (13) sur les droits qu'il détenait sur le même comté, n'était-il pas suffisant pour que l'archevêque agisse de sa propre autorité ?

En s'adressant au Souverain Pontife voulait-il se couvrir vis-à-vis de l'empereur Frédéric II (14), dans le cas où ce dernier voudrait défendre les Juifs ?

Les Juifs furent-ils réellement chassés de Vienne ? La chose est d'autant plus possible que les libéralités de l'archevêque de Vienne aux dernières années de son pontificat sont connues (15). C'est que les biens des Juifs à Vienne étaient immenses, parce que leurs affaires étaient prospères et qu'ils étaient nombreux.

Frédéric II, au règne tourmenté, n'aura même pas pris la peine de s'y opposer.

IV. — Sous Guillaume de Valence (XIII^e siècle)

Si les Juifs furent réellement chassés de Vienne par Jean de Bernin, il est à croire qu'ils ne tardèrent pas à y entrer de nouveau, car nous trouvons dans les statuts du Concile provincial tenu à Vienne en 1289 (16), sous la présidence de l'archevêque de Vienne Guillaume de Valence (17), une série de dispositions qui constatent leur présence dans la ville et l'évêché de Vienne. Ces dispositions sont les suivantes (canon 9) :

« ..., nous ordonnons que les Juifs portent comme signe distinctif une rouelle bien visible sur l'extérieur du haut de leur habit qui les fasse reconnaître comme Juifs (18).

Ils n'auront ni maître ni nourrice chrétiens.

(13) Le 18 avril 1243 Jean de Bernin reçut en grande cérémonie l'hommage du Dauphin Guigues VII qui reconnut, dans la grande salle de l'archevêché en présence d'une multitude d'ecclésiastiques, de seigneurs et de fidèles, tenir de lui tout le comté de Vienne... et lui en fit hommage lige ; — V. CHEVALIER, *Jean de Bernin*, biographie (1910), p. 17 et 18.

(14) Frédéric II de Hohenstaufen, empereur germanique (1220-1250).

(15) A. de TERREBASSE dans les *Inscriptions de Vienne*, tome I (1875), p. 365 à 374, a publié le texte latin et la traduction française d'une épitaphe, en forme de notice, qui résume les gestes de ce prélat dans tous les ordres d'idées où son activité s'est exercée.

(16) C. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne* (1761), p. 672 et 677-678.

(17) Guillaume II de Livron (plutôt que de Valence), archevêque de Vienne de 1283 à 1305.

(18) Cette idée de signe distinctif n'était pas nouvelle : Louis IX (dit Saint Louis) avait décidé que les Juifs devaient porter sur leur manteau un insigne de feutre rouge ou de drap de couleur safran en forme de roue, aussi bien sur la poitrine que sur le dos, afin que « les marques d'infamie puissent être reconnues de tous côtés » ; — cité par W. KELLER, *Vingt siècles d'histoire du peuple juif* (1971), p. 188.

Adolphe Hitler, l'idéologue du national-socialisme, n'a donc rien inventé.

Nul ne vendra aux fidèles chrétiens la chair d'animaux tués par des Juifs.

Les Juifs eux-mêmes ne mangeront pas de viande au su de tous durant le Carême.

Rencontrant sur leur chemin la croix ou le corps du Christ, ils s'effaceront, reviendront vite sur leurs pas ou manifesteront le même respect que les chrétiens.

Ils s'acquitteront des décimes et des offrandes envers les églises sur les paroisses desquelles ils séjournent pour les maisons et les biens qu'ils sont connus y posséder.

Mais si les Juifs agissent à l'encontre de ces dispositions ou d'un point qui s'y rapporte, on leur refusera le commerce des chrétiens ; et les chrétiens seront contraints par contrôle ecclésiastique à ne plus les fréquenter jusqu'à ce qu'ils aient réparé leurs fautes.

De plus, selon les statuts du Concile général, nous demandons à tous les barons, princes, châtelains, et autres seigneurs séculiers qui sont dans la province de Vienne, de ne pas confier à des Juifs un office public qui leur donne pouvoir sur les chrétiens. Si certains sont déjà en place, les seigneurs de l'endroit s'appliqueront à les en retirer. Mais si deux mois après la publication du présent concile, quelques-uns ont osé confier à des Juifs des offices publics leur donnant pouvoir sur des chrétiens ou n'ont pas veillé à les retirer des postes qu'ils occupaient déjà, les châteaux, les bourgs et les lieux où les Juifs exercent cette charge seront du fait même soumis à l'interdit ecclésiastique : nul service divin n'y sera célébré, hormis les pénitences des mourants et le baptême des enfants. Et si les seigneurs séculiers s'opposent un mois à la sentence d'interdit, l'évêque dans le diocèse duquel arrivent ces événements agira contre eux par une sentence d'excommunication sous l'autorité du présent concile, ou d'une autre manière qui lui semblera bonne » (19 *bis*).

Dans leur haine aveugle pour ces malheureux, les Pères du Concile vont jusqu'à les assimiler aux animaux : parmi les cas réservés à l'évêque figure celui des chrétiens

(19) La référence « juxta statuta concilii generalis » vise le décret 69 du IV^e concile de Latran (1215) : *Ne iudaei publicis officiis praeficiantur*. La teneur du décret est en effet donnée par Vienne et plusieurs passages sont textuellement repris ; la réparation financière exigée par le concile de Latran n'est pas mentionnée par Vienne. De plus, le concile de Latran donne comme tâche au concile provincial de punir ceux qui confient des charges aux Juifs.

(19 *bis*) La traduction française du « canon 9 » est de Louis BOISSET (1973). Ces mesures disciplinaires mettent les Juifs dans un état manifeste d'infériorité sociale.

« qui ont osé, avec une téméraire audace, s'accoupler avec une juive... ou un animal... » (20).

Malgré cette législation draconienne, que les mœurs générales de l'époque expliquent sans la justifier, les Juifs continuèrent à habiter Vienne, où ils vivaient groupés dans un quartier spécial, nommé dans un texte ancien le bourg des Hébreux (21).

V. — Leur départ de Vienne

Dans la première moitié du xv^e siècle, les diverses entraves apportées au développement de leur commerce et les décisions canoniques qui interdisaient de leur acheter les produits de leur industrie firent perdre insensiblement de son importance à la communauté juive de Vienne.

Elle subsiste néanmoins jusqu'au dauphin Louis II (22) qui, en 1452, en ordonne l'expulsion.

Ceux qui y vinrent par la suite furent seulement des passagers. Nous allons voir plus loin que la hiérarchie catholique ne les oublia pas pour autant.

VI. — Sous Guy de Poisieu (XV^e siècle)

« Cent quatre-vingt-neuf ans après la tenue du Concile provincial de 1289, Guy de Poisieu (23), archevêque de Vienne, en fit imprimer les canons et les statuts, et ordonna à tous les curés de son diocèse, par son mandement du 4 novembre 1478 de les avoir et d'en faire la lecture à leurs prônes sous peine d'une amende de vingt-cinq livres » (24).

Avec la réimpression des canons 9 et 27 (canons antisémites par excellence) du concile de 1289, nous pouvons constater que mille ans après la rédaction du XV^e canon du concile d'Epaone par Avit, le comportement et la mentalité des archevêques à l'égard des Juifs n'a pas changé.

(20) Canon 27 : « De casibus episcopis reservatis : ...illi qui cum iudaea uel sarracena uel bruto animali uel aliis contra naturam cohire ausu temererario presumpserunt ».

(21) Le « Hebraeorum burgus » sera un des sujets traités dans le prochain chapitre qui aura pour titre : Les Juifs... établissement urbain et domaine rural.

(22) Le futur Louis XI, roi de France de 1461 à 1483.

(23) Guy de Poisieu, archevêque de Vienne de 1473 à sa mort en 1480. Son épitaphe nous apprend qu'il fut conseiller de Roi-Dauphin et son chancelier dans la province de Dauphiné qui, formant un Etat séparé, avait, comme la Navarre, son chancelier particulier. Il fut aussi chargé de plusieurs ambassades et rendit à la couronne de France d'éminents services ; — A. de TERREBASSE, épitaphe de Guy de Poisieu dans *Inscriptions de Vienne*, vol. 2 (1875), p. 253-254.

(24) MAUPERTUY, *L'histoire de la Sainte Eglise de Vienne* (1708), p. 229 ; voir aussi C. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne* (1761), p. 672.

Nous verrons dans un prochain chapitre qu'il faudra attendre la Révolution de 1789 pour voir se normaliser la condition des Juifs dans notre pays (25).

Mais, en ce qui concerne notre ville, malgré la suppression du siège archiépiscopal (26), cette normalisation vient trop tard, car, sauf erreur, la hiérarchie catholique a réalisé son dessein : *il n'y a plus de particulier de race juive, résidant à Vienne, avant la Révolution.*

(25) Le 27 septembre 1791, l'Assemblée constituante accorde aux Juifs français la citoyenneté pleine et entière.

(26) Le siège de Vienne fut supprimé par l'Assemblée constituante le 8 juillet 1790.

Les deux volumes, l'un en français, l'autre en anglais, ont été publiés en 1959 par la Commission de l'Organisation de l'Éducation, de la Culture et de la Science de l'Organisation des Nations Unies. Ils ont été traduits en français et en anglais. Les deux volumes, l'un en français, l'autre en anglais, ont été publiés en 1959 par la Commission de l'Organisation de l'Éducation, de la Culture et de la Science de l'Organisation des Nations Unies. Ils ont été traduits en français et en anglais.

Le premier volume, intitulé "L'Éducation, la Culture et la Science", est consacré à l'étude des problèmes de l'éducation, de la culture et de la science. Le deuxième volume, intitulé "L'Organisation de l'Éducation, de la Culture et de la Science", est consacré à l'étude des problèmes de l'organisation de l'éducation, de la culture et de la science. Les deux volumes, l'un en français, l'autre en anglais, ont été publiés en 1959 par la Commission de l'Organisation de l'Éducation, de la Culture et de la Science de l'Organisation des Nations Unies. Ils ont été traduits en français et en anglais.

Le premier volume, intitulé "L'Éducation, la Culture et la Science", est consacré à l'étude des problèmes de l'éducation, de la culture et de la science. Le deuxième volume, intitulé "L'Organisation de l'Éducation, de la Culture et de la Science", est consacré à l'étude des problèmes de l'organisation de l'éducation, de la culture et de la science. Les deux volumes, l'un en français, l'autre en anglais, ont été publiés en 1959 par la Commission de l'Organisation de l'Éducation, de la Culture et de la Science de l'Organisation des Nations Unies. Ils ont été traduits en français et en anglais.

LES CLOCHETEURS DES TRÉPASSÉS A VIENNE*

par

PIERRE CAVARD

A Vienne, au XVI^e siècle, il y a deux clocheteurs des trépassés, qu'il importe de ne pas confondre car ils ont chacun un rôle différent : le premier est le crieur d'enterrements, *proclamator sepelimentorum* ; le second est celui qu'on appelle le réveille-matin.

Le crieur d'enterrements est le mandeur de la ville, qui est employé au même titre dans la confrérie du précieux Corps de Dieu instituée par les consuls le 14 juin 1523. Il annonce les funérailles et parcourt les divers quartiers, en agitant sa clochette et en disant de temps à autre :

« L'on vous faict asçavoir que Ung Tel, confrère de la confrérie du Corps de Dieu, est allé de vie à trespas et sera ce jour d'huy enterré en ung tel lieu, à telle heure. Par quoy tous confrères de lad. confrérie, mesmes ceulx qui sont de sa paroisse, se trouveront aud. enterrement » (1).

Cette publicité est donc réservée aux membres de la confrérie, et d'autre part elle n'est pas gratuite. Les héritiers du défunt doivent verser, pour la criée et le luminaire des obsèques, 5 sous, sur lesquels le mandeur reçoit pour sa peine 2 sous. Claude du Noyer exerça cette charge jusqu'à sa mort, arrivée en 1532. Son successeur, Philippe Maréchal, avait-il commis quelque infraction aux statuts ? Toujours est-il que les consuls décident, le 20 avril 1533, de lui retirer son instrument : « Dès maintenant le mandeur n'aura plus la garde de la cloche du mandat des trespassez confrères, mais sera entre les mains de l'ung des pricurs de la confrérie qui la gardera et bailhera aud. mandeur,

* Publié dans *Evocations*, nov.-déc. 1961. Avec l'aimable autorisation du président Chomel.

(1) Arch. de l'Hôpital, G. 163, fol. 7.

quand scra de besoing aller annoncer le trespas et ensepveille-
ment d'aulcung confrère » (2). En 1551, on restreint encore son
initiative : c'est le secrétaire du consulat qui lui remet le billet
dont il devra donner lecture.

Lorsqu'il passe ainsi dans les rues, le crieur d'enterrements
arbore son costume officiel : *casula seu cappa civitatis*, dit un
texte ; *une huque ou chappe de soye*, dit un autre. Ailleurs on
le montre « habillé d'une robe verte ou chappe, où sont brodées
les armes de la confrérie ». Ces expressions ne sont pas syno-
nymes et il est assez difficile de les concilier. La chape et la
chasuble sont des vêtements ecclésiastiques : l'un est un man-
teau rond qui s'agrafe au col par un fermoir, l'autre s'enfile et
retombe librement sur les épaules. La huque est une longue
pièce d'étoffe à deux pans. Si l'on se réfère à l'usage général,
on envisagera plutôt une sorte de dalmatique à manches courtes,
de couleur verte (3), avec un plastron armorié sur la poitrine.

Le mandeur avait, du reste, un autre costume : une
« manche de livrée » aux armes de Vienne, qu'il prenait aux
cortèges et cérémonies consulaires, en même temps que le bâton
point, insigne de sa fonction. Le 15 juin 1571, le mandeur Simon
du Port représente « qu'une chescune année messieurs les
consuls luy donnent une juppe pour assister avec sa manche à
la grand procession de la Ville qui se fait le dymenche après
la feste du Corps de Dieu, et y apposer les armories de la Ville,
comme de coustume. Sur quoy a esté dict que on luy bailhera
pour ceste année et sans conséquence une juppe de sarge
d'Orléans de bon tain, jusques à la somme de cinq livres, qui
sont quatre aulnes » (4).

La dalmatique de soie verte n'était plus portée qu'à la crie
des enterrements et aux funérailles. A la longue on en avait
oublié l'origine et il se trouvait des gens pour s'offusquer de
cette couleur claire en de telles circonstances. L'avocat de
l'Hôtel-Dieu, M^e Aymar Pellisson, était de ce nombre. Le
30 novembre 1582, au bureau tenu pour l'élection du maire, il
fait observer « que le mandeur de la ville, hors qu'il décide
quelcung et qu'il va publier par la ville le décès avecq sa clo-
chette, il porte ung habit vert, chose qu'il ne treuve dessante.
Ains trouveroit meilleur, sauf correction, que l'habit fuct de noir
aux armoeries de la ville et des pauvres » (5).

(2) Arch. de Vienne, BB. 15, fol. 55.

(3) Dans l'Eglise de Vienne le vert était la couleur liturgique du Saint-
Sacrement. C'est pour cette raison sans doute que la confrérie l'avait adopté,
au lieu du blanc qui avait été proposé tout d'abord.

(4) *Ibid.*, BB. 44, fol. 75.

(5) Arch. de l'Hôpital, E. 41, fol. 75.

L'assemblée, quoique nombreuse, n'ose se prononcer. Et le lieutenant particulier au bailliage, qui la préside, en renvoie l'examen aux chanoines de Saint-Maurice et aux consuls. Les registres du chapitre et du consulat ne contiennent aucune délibération sur cette affaire, qui paraît n'avoir pas eu de suite.

En 1592, une nouvelle confrérie est instituée dans la chapelle Saint-Antoine de l'Hôtel-Dieu sous le nom de la Sainte Charité, en vue de subvenir aux besoins des pauvres. Comme la confrérie du Corps de Dieu à ses débuts, elle comporte un service personnel au réfectoire des pauvres à certains jours et, en outre, les offices religieux et des messes pour les trépassés. Elle a de même un mandeur pour la criée des enterrements. Et pour mieux marquer la similitude, les deux mandeurs fonctionnent ensemble à cette occasion, agitant chacun sa clochette. Mais, au convoi, celui de la Sainte Charité marche seul devant le corps, « sonnant toujours sa cloche, jusques à ce qu'il soit dans l'église, comme l'on faict à Lyon et autres bonnes villes ». Dans les deux cas, il est revêtu d'une robe noire qui descend jusqu'aux talons et coiffé d'un bonnet noir à quatre carrés (6).

Au XVII^e siècle, la confrérie du Corps de Dieu existe encore, mais sous une forme réduite. Elle n'a plus de membres inscrits et par conséquent son mandeur n'a plus de décès à publier. Quant à la confrérie de la Sainte Charité, elle a dû avoir un sort identique. On constate bien la présence des pauvres « avec les robes de la Charité » aux obsèques des personnes qui en font les frais, mais du mandeur et de sa clochette il n'est plus jamais question.

Voici maintenant l'autre clochetteur, celui qu'on nomme le réveille-matin. C'est le chanoine Guillaume Palmier, doyen du chapitre de Saint-Maurice, qui a introduit à Vienne cet usage. Dans son testament du 18 août 1524 il avait en effet ordonné que tous les ans, à perpétuité, il serait délivré cent sous tournois à un personnage commis par les consuls qui, chaque lundi, entre minuit et une heure, s'en irait crier à haute voix, en tous les coins et angles de la cité jusques au pont du Rhône, les paroles suivantes :

Réveillicz-vous, réveilliez,
Et priez pour les trepassés.
Que Dieu leur veuille pardonner.
Requiescant in pace.

Avant et après cette proclamation, il devait sonner sa clochette. Ce qu'entendant, toutes les bonnes gens qui étaient dans

(6) *Ibid.*, G. 186.

leur lit devaient répondre *Amen* et prier pour les défunts. Et à quinconque s'acquitterait de ce pieux office, Guillaume Palmier, de l'autorité du révérendissime seigneur archevêque dont il était le vicaire général, accordait quarante jours d'indulgence, une chacune fois (7).

La Ville accepta la fondation du doyen et, à partir de ce moment, les habitants de Vienne entendirent résonner sous leurs fenêtres, dans la nuit du dimanche au lundi, cette psalmodie des morts.

Guillaume Palmier n'avait rien spécifié touchant le costume de son clocheteur. En 1553, les consuls réparèrent cette omission en achetant à André Journet, réveille-matin de la cité, « un habit de courdellier ou reclus ». C'est dire que la robe était de couleur noire et agrémentée d'un grand capuce. Il fit donc désormais sa ronde nocturne dans ce sombre appareil. Il s'en revêtait aussi, une fois l'an, à la procession des pauvres, afin d'émouvoir le peuple de pitié et charité en leur faveur (8).

Comme tant d'autres, cette coutume disparut pendant les premières guerres civiles. Le bruit des armes avait fait taire la grêle et triste mélodie. Elle reprend après douze ans de silence et l'emploi de clocheteur des trépassés est alors tenu par un nommé Claude Bonnard. On le voit, un jour, solliciter des administrateurs de l'Hôtel-Dieu l'augmentation de son aumône habituelle parce qu'il est chargé d'un petit enfant de six mois qu'il ne peut nourrir. On lui accorde, en effet, à cause de son indigence, un supplément de deux sous par semaine.

Puis, nouvelle interruption. On en discute, le 11 novembre 1583, dans la maison consulaire : « Quant à avoyr ung homme pour crier chacun lundy matin, à my nuict, le Reveilhez vous ! Revcilhez ! — A csté conclud par les sieurs consulz qu'on tachera par tous mouyens avoyr led. homme, auquel on donnera par chacun an la somme de douze florins, sauf à sçavoir si le chasteelain de la Bastie, nommé M^e Jehan Jataz, fournira les six livres tournois fondées par feu Monsr Palmier pour led. revcilhematin » (9).

Peut-être n'a-t-on pas donné suite à cette délibération. Quoiqu'il en soit, le 6 avril 1588, dans le bureau de l'Hôtel-Dieu, M^e Aymar Pellisson remontre à la compagnie que, depuis longtemps déjà, à cause des troubles et de la contagion, on ne crie plus le réveille-matin et qu'on ne trouve même personne qui le vcuille faire, parce que les hoirs du chanoine Palmier ont cessé de payer la pension annuelle de cent sous qui tenait lieu de

(7) *Ibid.*, B. 11, n° 22.

(8) Arch. de Vienne, BB. 27, fol. 72.

(9) *Ibid.*, BB. 56, fol. 60.

gages. Incontinent on va quérir M^e Jean Jataz, châtelain de la Bâtie-Montgascon et l'un des rentiers de noble Pierre Palmier, neveu et héritier du fondateur. On l'instruit du fait et il répond qu'il en est bien informé, pour avoir versé autrefois ladite somme. Il est même tout disposé à recommencer si l'on commet à cet office un personnage capable et suffisant. On lui présente Claude Barbier, mandeur de l'hôpital, et il l'agrée. Barbier, à son tour, jure de bien remplir son devoir, et messieurs du bureau lui remettent la clochette en manière d'investiture.

Au XVII^e siècle, l'emploi est jugé assez lucratif pour que les candidats ne manquent pas. Le premier qui offre ses services et qui est accepté par les consuls le 23 février 1614, est Guillaume Grasset. Natif de Saint-Nazaire-le-Désert, près de Crest, il habite à Vienne depuis vingt ans et il est menuisier de son état.

Le 17 décembre 1655, Pierre Valin est pourvu, sur sa demande, de l'office de réveille-matin, « aux mêmes charges, droits, honneurs, prérogatives et prééminences dont ont joui ses prédécesseurs » : ce qui est, bien entendu, une simple clause de style. On lui fait prêter serment pardevant M. Bertrand, juge archiépiscopal, et on lui impose le nom de frère Hilarion, comme s'il devenait une sorte de tertiaire par le fait même de son entrée en fonction. Le 26 mai 1660, Pierre-Hilarion se plaint que sa robe est gâtée : les administrateurs lui en fournissent une autre, aux frais communs de l'Hôtel-Dieu et de la Ville.

Il a pour successeur Hippolyte Desroches qui, au bout de quelques années, quitte Vienne et va s'établir ailleurs. La charge, devenue vacante, est postulée par Etienne Delaigue, ermite séculier, qui se présente au bureau des pauvres le 3 juin 1674. Comme l'archevêque s'y trouve, il le dispense des vœux simples qu'il peut avoir faits de porter l'habit d'ermite séculier du tiers-ordre de Saint-François, à condition qu'il porte l'habit qu'on donne au réveille-matin, « avec un écusson parti des armes de la Ville et de l'Hôtel-Dieu ».

Notre ermite fut bientôt las de ces courses nocturnes : au bout d'un an, il y avait déjà renoncé. Le 17 septembre 1675, un pauvre tisserand de la ville, Claude Pillon, demande sa place, qui lui est accordée.

Pillon est sans doute le dernier clochetteur des trépassés ; du moins est-il le dernier dont fassent mention les registres. Cette pieuse et originale institution n'aurait donc pas dépassé, à Vienne, le dernier quart du XVII^e siècle, alors qu'en d'autres lieux elle s'est perpétuée jusqu'à la fin de l'Ancien Régime.

LES JOCTEUR MONROZIER EN DAUPHINÉ

par Yves JOCTEUR MONROZIER

(*Histoire, alliances, descendance, 1584-1982*) (1)

Compte rendu par J.F. GRENOUILLER

Les études généalogiques exhaustives à propos de familles du Bas-Dauphiné ou de Vienne n'ont pas été très nombreuses depuis la publication en 1964 de « La famille Charvet dit Brandegaude de Voreppe en Dauphiné (généalogie 1262-1962. La Manufacture royale de Vienne) », par Pierre Daudruy et Gérard Boutry.

Ainsi l'impression à Vienne en 1984 chez MM. Blanchard de l'étude très complète d'Yves Jocteur Monrozier « Les Jocteur Monrozier en Dauphiné (1584-1982) » marque une date. L'auteur a su mener à bien une tâche commencée une quinzaine d'années auparavant. La qualité de l'impression, la variété de l'iconographie (portraits, demeures, documents anciens) en font un ouvrage apportant du nouveau, bien complété par les pièces annexes (inventaires de biens meubles — 1573 et 1809 — et des extraits de correspondance).

Cette nouveauté dans l'étude sert la généalogie la plus sérieuse qui, on le sait, peut se révéler utile à la génétique, à la démographie et à l'histoire sociale, autant qu'au maintien de traditions familiales que les mutations actuelles ont tendance à estomper. Le mérite est d'avoir ici envisagé l'examen de toute la descendance sans omettre aucune postérité féminine. Le tout porte sur trois siècles, quatorze générations et quatre mille personnes.

Le premier ancêtre retrouvé, Guillaume Jocteur dit Cadet (1584-1634), était né à Sainte-Anne d'Estrablin. Son fils qualifié de « marchand » prend à ferme la collecte des impôts à Meyrieu

(1) 384 pages ; tiré à 500 exemplaires ; impr. Blanchard, Vienne, 1984 ; format 21 x 29,7 ; couverture cartonnée. (Disponible chez l'auteur à Châtonnay, 38440 Saint-Jean-de-Bournay, et à la librairie Blanchard).

au XVII^e siècle. Il s'installe ensuite à Châtonnay où son propre fils épouse une demoiselle Gabet, membre d'une famille qui avait joué un rôle certain pendant les Guerres de Religion et se montrait très attachée à la Réforme. A la quatrième génération, François (II) Jocteur assure des fonctions d'officier seigneurial (nomination de vice-châtelain de la terre et seigneurie de Châtonnay en 1735). Avec Claude Jocteur (1719-1799), notaire à Châtonnay, s'affirme très nettement le caractère de bourgeoisie rurale et terrienne de cette famille.

A partir de Jean-Baptiste Jocteur (1744-1809), notaire puis avocat, le premier Jocteur Monrozier, ce groupe familial, tout en restant très lié à Châtonnay va s'ouvrir sur la province de Dauphiné. J.B. Jocteur Monrozier épouse en 1775 à Vienne Antoinette Françoise Papet d'une ancienne famille viennoise. Son beau-père exerça les fonctions de procureur, de consul-trésorier de la ville de Vienne, de recteur de l'hôtel-Dieu, etc...

J.B. Jocteur Monrozier participa aux Etats de Romans, représentant du Tiers, et fut « Membre de la Société des Amis de la Constitution ». Cette famille bourgeoise appartenait à ce milieu dauphinois qui prit les initiatives qui aboutirent à poser les premiers actes de la Révolution Française.

De plus, Lucien Monrozier, fils de Jean-Baptiste, épousa Victoire Berger de Saint-Didier La Villardière, belle-sœur d'Henri Mounier, frère de Jean Joseph Mounier (1758-1806) qui joua un rôle essentiel dans la réunion des Trois Ordres à Vizille (1788), puis aux Etats Généraux, et enfin à la Constituante présidée par lui.

Parmi les descendants notables, on peut signaler le Général Février qui fut Grand Chancelier de la Légion d'Honneur (1885-1895). A Turin, Mesdames Darbesio soutinrent les efforts éducatifs de Don Bosco.

Dans l'ensemble, une certaine homogénéité professionnelle se retrouve parmi les descendants et alliés de cet avocat de l'Ancien Régime, qui choisirent, dans la mesure où les professions ont été indiquées à l'auteur, les carrières des affaires ou le métier d'ingénieur. On remarque un grand nombre de médecins, d'officiers supérieurs, de professions juridiques, et en particulier un attrait pour le notariat. Les fonctionnaires sont moins nombreux et la haute fonction publique est plus restreinte. Les ecclésiastiques et religieux sont assez bien représentés, alors que les professions agricoles, techniques et artistiques le sont beaucoup moins. D'emblée, cet ensemble peut se rattacher à la bourgeoisie traditionnelle ouverte sur l'activité économique.

Il serait intéressant, dans une phase ultérieure, de voir compléter cette importante étude par des cartes concernant

l'implantation globale de tous les descendants et alliés (à partir des lieux de naissance, mariage, et décès signalés).

On peut souhaiter que cette généalogie serve un jour de base à une monographie d'histoire sociale et démographique que les compétences et la finesse d'analyse de l'auteur lui permettront d'envisager.

ANNEXE

Familles viennoises anciennes citées dans cette étude : Berger La Villardière, Berthet de Vorepierre (de Bleschamp), Denantes, Fornaud, Gabet, Gelas, Gueydan, Guillemmin, de Leusse, Mazières de Montseveroux, Nugues, Papet, Pérouse de Montclos, Quenin, Rétif, de Sallemard de Rassis, Signoret, Silvestre, Teste du Bailler, Tremcau.

A propos d'un site viennois illustré au siècle dernier

L'ÉCLUSE DE LEVAUX

par

J. GRUYER

Nombre de Viennois connaissent sans doute la petite vallée de la Sévenne qui serpente au bas des communes de Chuzelles, Villette-de-Vienne, Luzinay, Saint-Just-Chaleyssin.

La route départementale n° 125 permet d'en suivre le cours de l'est à l'ouest, mais celui-ci bifurque vers le sud à deux kilomètres environ de Chuzelles et la route qui, jusqu'ici, dominait la rivière sur sa rive droite, passe sur la rive opposée, dans le vallon boisé de Leveau.

Là se trouve, à une demi-lieue au nord de Vienne, un terrain d'accueil bien connu des campeurs français et étrangers.

L'entrée de ce camp — nous bannissons le terme à la mode anglaise — est agrémentée d'un plan d'eau retenu par une digue derrière laquelle s'accumulent les eaux de la rivière qui se déversent dans un bief dont le courant a servi, au XIX^e siècle, à l'alimentation d'installations industrielles ; certains vestiges semblables d'autres retenues s'aperçoivent encore en amont le long de la Sévenne, où s'étaient établies des usines qui mettaient à profit cette force gratuite de la nature.

A l'ouest de la digue, en contrebas de la route, on voit deux contreforts de maçonnerie, de forme arrondie, qui encadrent d'importantes vannes dont subsiste le mécanisme à crémaillère.

*
**

Le site n'avait pas échappé au paysagiste lyonnais Adolphe

Appian (1), amateur de sous-bois pittoresques, de feuillages légers, d'eaux vives ou dormantes, de... vannes et d'écluses qui figurent souvent dans son œuvre peint ou gravé.

En Isère comme dans l'Ain, il a fixé maintes fois ce caractère des eaux naturelles, libres et sauvages, domestiquées par l'homme. Que l'on songe à l'*Ecluse d'Optevoz*, morceau de bravoure de tous les artistes crémolans avant et depuis Appian et Daubigny, à celle du *Chemin de Crémieu*, à celles de *L'étang de Frignon* ou des *Environs de Rix*, et de bien d'autres sites que l'œil exercé du peintre ne manquait pas de découvrir et que sa main savait mettre en valeur.

Appian hantait volontiers la région viennoise, à l'affût de quelque coin à croquer : il disait *faire des pochons* !

Levaux lui plut.

Rétablissons ici la véritable orthographe, utilisée encore au siècle dernier, que quelque cartographe ignorant a muée en animal domestique, alors qu'il s'agit bien du *val* ou *vaux* de la Sévenne.

L'artiste y vint à plusieurs reprises. Au Salon de Lyon de 1862 — qui débutait en janvier — nous trouvons mentionné dans son envoi, sous le n° 26, un dessin au fusain, de 34 × 54, intitulé *Ecluse, Vallée de Levaux* (Isère). La destination de cette œuvre est inconnue.

Dans l'été 1984, à l'Exposition, organisée au Musée des Beaux-Arts de Lyon, sur les *Paysagistes lyonnais de 1800 à 1900*, figurait un grand tableau d'Appian, sous l'appellation hautement fantaisiste de *Les Sources de l'Albarine* ! Or, il s'agit bien de notre *Ecluse de Levaux*, ce que nous n'avons pas manqué de signaler par écrit au Conservateur du Musée.

(1) *Notice biographique* :

Adolphe Appian, artiste-peintre, né et mort à Lyon (1818-1898), l'un des paysagistes français dans la lignée des pré-impressionnistes et de Corot dont il reçut les conseils.

Il s'est révélé comme un remarquable peintre de la nature, à laquelle il arrachait, par des études incessantes, ses secrets d'air, de lumière et de vie, exprimés avec bonheur et clarté dans d'innombrables paysages champêtres ou dans ses marines méditerranéennes.

Graveur à l'eau-forte de talent, il ajoutait à ces deux formes d'expression l'art du dessin au fusain dans lequel il a surpassé ses émules (Médaille d'or internationale en 1885).

Collaborateur assidu, pendant près de cinquante ans, à tous les salons de peinture des deux capitales artistiques de la France, Paris (Médaille du Salon en 1868) et Lyon. Ses œuvres ont figuré en outre dans près de cent villes françaises et étrangères, jusqu'en Amérique et en Russie.

Titulaire d'une quarantaine de diplômes d'honneur et de médailles, dont sept en or. Quarante-cinq musées français et étrangers conservent de ses œuvres. Un de ses nombreux tableaux achetés par l'État orne encore aujourd'hui un salon du Sénat, au Palais du Luxembourg.

Les amateurs avertis l'ont toujours prisé, mais ce n'est que depuis une vingtaine d'années que sa cote ne cesse d'augmenter. Son nom apparaît constamment dans les ventes publiques.

Cette œuvre de $0,58 \times 1,03$ est un dessin au fusain et au crayon, sans doute exécuté ou terminé en atelier, vu ses détails de finition très soignée. C'est probablement ce fusain qui a été exposé au Salon de Paris en 1865, sous le n° 2253 et intitulé *Ancienne écluse aux environs de Vienne* (Isère). Il est signé et daté en bas à gauche *Appian 1863*.

Ce tableau a été acquis dans le commerce d'art parisien (dit la notice du catalogue) et est conservé au Musée de l'Ain, à Bourg-en-Bresse (ancien Prieuré de Brou).

Nous mettons maintenant sous les yeux du lecteur (*photo n° 1*) le vigoureux dessin au fusain sur calque, à cadre cintré,



Adolphe APPIAN. — Dessin au fusain sur calque. L'Ecluse, vallée de Levaux, 1864. h. 13/17 \times l. 255, n.s.

de 17×35 , non signé, conservé dans une collection privée. C'est un croquis enlevé sur le motif et qui a pu servir à l'exécution des deux œuvres précitées.

D'après cette esquisse, on peut suivre la description du site.

Nous voyons, au centre, les deux massifs de pierre taillée, surmontés de frontons rectangulaires entre lesquels se devinent les vannes en ajour. Ces massifs émergent d'une plage à sec bordant le lit de la rivière dont les eaux basses forment le premier plan. Le déversement par les vannes ouvertes devait être facilité par le plan incliné à degrés, bien visible sur le dessin.

Le motif central se prolonge, à droite, par le mur de la digue, percé d'une ouverture obturée, et se continuant jusqu'au chemin que l'on devine au-delà. En arrière-plan, la colline de droite apparaît, dénudée ; à gauche, un bouquet d'arbres derrière lequel se profile un mur ; au bord de l'eau, à droite, la silhouette d'un pêcheur.

Tout de suite, indiquons que les éléments visibles aujourd'hui présentent (*photos n^{os} 4 et 5*) des différences avec l'aspect légué par le dessin.

Le plan d'eau inférieur de la rivière a monté, noyant le plan incliné à degrés, et le mur de la digue paraît, de ce fait, moins élevé. La largeur de la digue est réduite par suite de la création de l'entrée du camp, ou peut-être antérieurement. La nappe d'eau se déploie en cascade dans le lit inférieur. Le mur profilé à gauche a disparu et la colline dominant le chemin est maintenant boisée. N'insistons pas sur les groupes d'arbres dont les modifications ont dû être nombreuses depuis cent vingt ans. Quant au pêcheur, il a été contraint de se jucher sur l'un des contreforts !

**

Mais un paysage, même présenté en deux ou trois exemplaires par son auteur, ne peut être connu que le temps d'une exposition, et son acquisition par un amateur le met pour longtemps à l'abri des regards, sauf en cas d'achat destiné à un musée.

Pour perpétuer et diffuser son œuvre, Appian avait une autre corde à son arc : la gravure. Et maints de ses tableaux seront répandus dans le monde entier par ses délicates et célèbres caux-fortes.

Depuis 1853, il s'adonne à cette forme d'expression et, dès octobre 1862, il fait partie de la Société des Aqua-fortistes à Paris, qui se propose d'éditer et de faire connaître cet aspect particulier de la démarche artistique.

Aussi, ne soyons pas surpris de voir très vite, en 1864, notre écluse viennoise passer, du papier à dessin, sur la planche de cuivre. Elle a été tirée en de multiples exemplaires. Cependant, sa présentation insolite et exceptionnelle dans l'œuvre gravé du peintre explique-t-elle son absence des publications de la Société, et, partant, du catalogue publié par Paul Prouté en 1968 ?

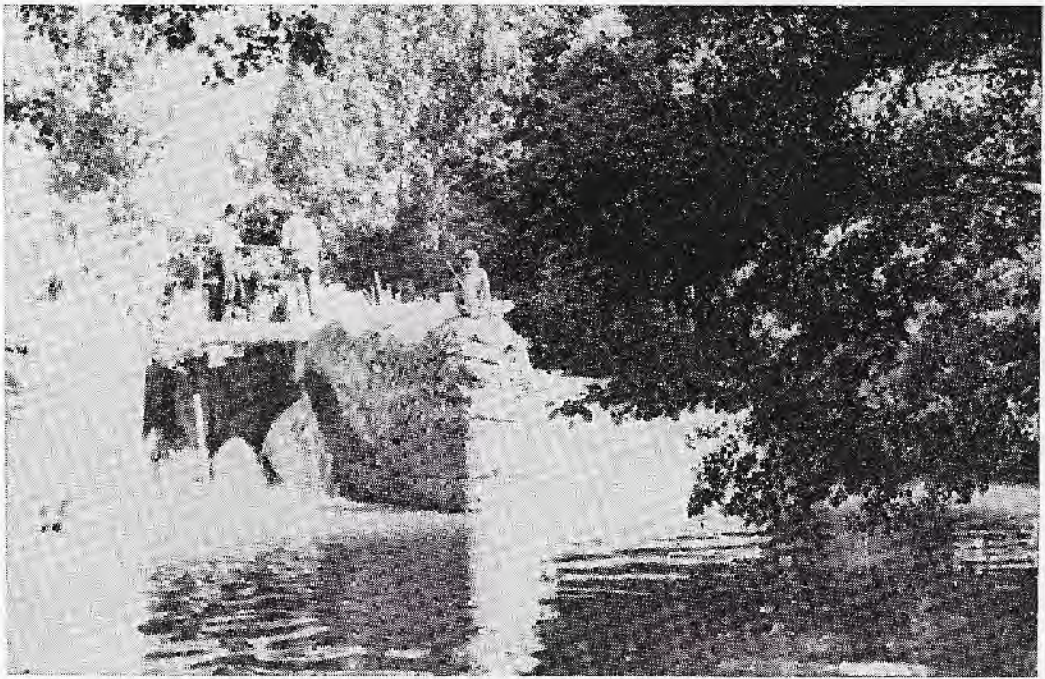
En effet, c'est la seule planche qui, au lieu d'être rectangulaire, offre une vue cintrée en arc surbaissé. Le cuivre présente une gravure de 269 mm à la base avec des hauteurs respectives de piédroits de 138 et de sommet de l'arc de 173. En bas, à gauche, sous le trait continu : *Appian 1864*.



Adolphe APPIAN. — Ecluse, vallée de Levaux. Eau-forte. Sujet arc 173/138 × l. 269, s. et d. sous le T.C., en b. à g. Appian 1864. *In* Supplément au catalogue de l'œuvre gravé par Curtis-Prouté n° 13 C - *Nouvelles de l'Estampe* n° 25, 1976.

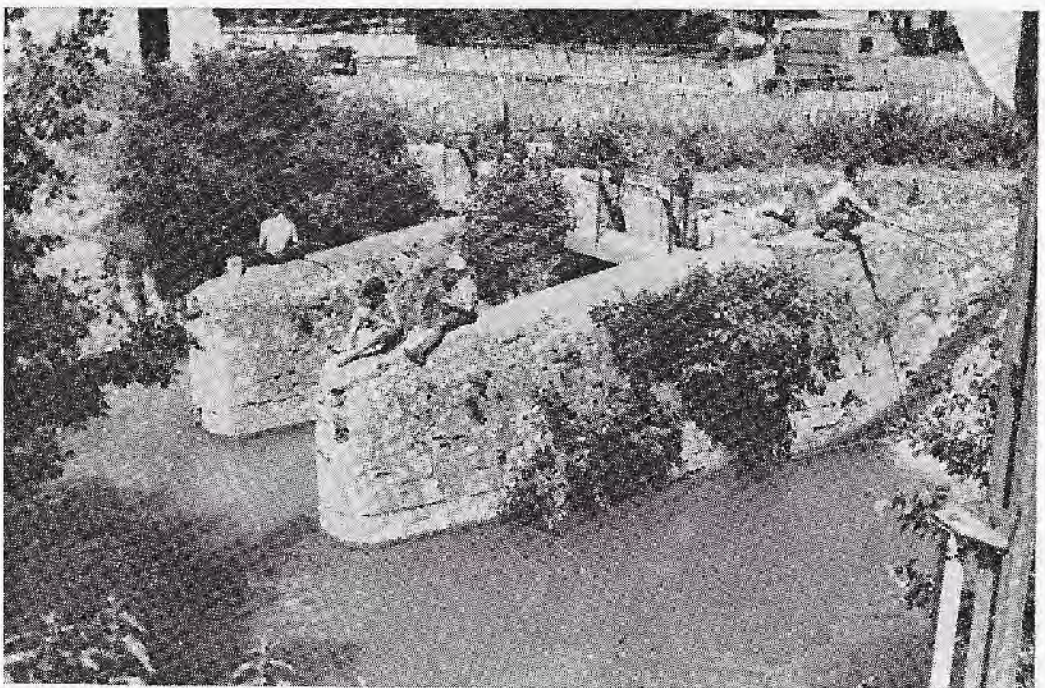


Adolphe APPIAN. — Ecluse, vallée de Levaux. Eau-forte. Sujet arc 172/138 × l. 254, s. et d. en haut à dr. Appian 1864. *In* Supplément au catalogue de l'œuvre gravé par Curtis-Prouté n° 13 B - *Nouvelles de l'Estampe* n° 25, 1976.



Camping de Levaux - 20 juin 1971

(Ph. J. Gruyer)



Camping de Levaux - 20 juin 1971

(Ph. J. Gruyer)

Le sujet est inversé par rapport à la vue réelle, comme dans toute gravure, puisque l'impression s'exécute à l'envers. Le dessin est rapide, le trait ferme mais gravé d'une pointe décidée, avec une opposition marquée entre la clarté du monument et la sombre vigueur des ombres et de la végétation (*photo n° 2*).

Or, par une coquetterie d'artiste, désirant peut-être prouver sa maîtrise ou... se faire plaisir, voilà qu'Appian a voulu graver une deuxième fois son œuvre, dans l'autre sens cette fois, restituant ainsi la véritable disposition des lieux, ce qui peut passer pour une troisième raison.

Le cuivre mesure 290 × 230, le sujet moins large — 254 mm — tandis que les piédroits et le sommet de l'arc sont sensiblement les mêmes que ceux de la planche précédente. En haut, à droite, au sommet du piédroit, on lit *Appian 1864*. Si le sujet reste le même avec quelques petites variantes, le dessin est plus calme et mieux composé, plus fini aussi, les oppositions s'adoucissent, l'ensemble s'éclaircit (*photo n° 3*).

Ces deux images complémentaires sont intitulées : *Ecluse, vallée de Levaux*. Elles figurent dans le Supplément au catalogue de l'œuvre gravé d'Appian, par Paul Prouté, publié dans *Les Nouvelles de l'Estampe* n° 25, janvier-février 1976.

Sur l'esquisse, nous l'avons dit, on voit à droite la silhouette d'un pêcheur. Sur le grand fusain, la colline disparaît derrière un groupe d'arbres et le pêcheur est dressé dans une barque, au premier plan. Sur les gravures dont nous venons de parler, le pêcheur se penche au bord de l'eau dans le centre de la composition. On peut constater, entre ces diverses attitudes, la virtuosité et la fantaisie de l'artiste rompu à ce genre d'exercice. Sur un motif bien déterminé, objet de sa curiosité et qu'il veut faire connaître, il a brodé un environnement et des détails variés.

Pour qui désirerait vérifier l'aspect du site, de nos jours, nous ne pouvons que l'engager à entreprendre cette promenade. Bien sûr, il sera déçu au premier abord. L'environnement immédiat est maintenant défiguré, non seulement par les installations du camp, mais surtout par le fait que, transformé en zone industrielle, le début de cette charmante vallée s'est couvert de constructions dont l'aspect n'a aucun rapport avec l'harmonie de la nature.

Toutefois, passé ce « purgatoire » utilitaire, il faut poursuivre la petite route qui chemine en bordure de la rivière dont les eaux vives bruissent et brillent aux rayons du soleil filtrant au travers des ombrages. Puisse alors le promeneur retrouver l'enchantement de cet agreste vallon dont l'accueillante tranquillité avait séduit l'artiste lyonnais.

L'ENLÈVEMENT D'HYLAS PAR LES NYMPHES

par
ANDRÉ HULLO

Pour célébrer le 80^e anniversaire de notre Société, nous avons choisi de représenter la mosaïque de l'enlèvement d'Hylas par les nymphes, car celle-ci fut après sa découverte à l'origine de la création de notre Société.

I. — Découverte et sauvegarde

Cette mosaïque polychrome de 4,77 m sur 4,77 m, fut trouvée en janvier 1902 à Saint-Romain-en-Gal, dans les vignes de la propriété Grange où l'on découvrit d'ailleurs entre 1899 et 1909 sept autres mosaïques. Elle était selon Bizot, le conservateur (et le futur premier président de notre Société), « absolument intacte » et c'est un fait qu'elle n'a subi que de très légères restaurations.

Elle fut très rapidement achetée par un riche mécène grenoblois, le général de Beylié, qui en fit don dès 1903 au Musée de Grenoble (1).

Comme ce n'était pas la première fois que des œuvres d'art quittaient Vienne (2), quelques Viennois dont Bizot s'émurent et fondèrent le 21 mars 1904 une société pour la sauvegarde du patrimoine viennois.

Il y a quelques années, en 1977, un de nos sociétaires nous signala que cette mosaïque, installée au sol dans une des salles du Musée de la Peinture et de la Sculpture à Grenoble, avait

(1) Général de BEYLIE, *Le Musée de Grenoble*, Paris, 1909.

(2) Signalons que parmi les mosaïques trouvées dans la propriété Grange, l'une se trouve au Musée P.-Getty à Malibu en Californie, une autre au British Museum, deux autres au Musée Dauphinois à Grenoble, une tout de même est au Musée Lapidaire.

été recouverte par une moquette ; une intervention auprès du Conservateur nous permit d'apprendre la raison : c'était pour y installer des fauteuils afin que les visiteurs puissent admirer le magnifique Rubens « Saint Grégoire entouré de saints »... Après différentes interventions auprès de la Municipalité grenobloise, nous pûmes obtenir satisfaction et la moquette fut décollée.

Aujourd'hui le visiteur peut à nouveau contempler cette œuvre viennoise, toutefois aucun panneau n'en indique ni l'origine ni le thème... et une nouvelle démarche est en cours.

II. — Le thème

C'est un épisode tiré de la légende de la Toison d'Or, raconté par un poète du III^e siècle avant J.-C., Appollonius de Rhodes : Jason et les plus valeureux jeunes gens et héros comme Orphée, Castor et Pollux, partent à bord d'un navire, l'*Argo*, pour aller rechercher cette Toison. Ils connurent mille aventures et c'est une de ces péripéties qui fournit le sujet de cette mosaïque :

« Après avoir quitté Lemnos, les Argonautes perdirent Héraclès (3) : son écuyer, un jeune garçon nommé Hylas, auquel il était très attaché, alors qu'il plongeait sa jarre dans une source, fut attiré par une dryade ; celle-ci ayant aperçu l'éclat nacré de sa beauté voulut l'embrasser ; elle jeta ses bras autour du cou d'Hylas et l'entraîna dans les profondeurs ; on ne le vit plus. Comme un fou, Héraclès le chercha partout, criant son nom et s'enfonçant de plus en plus dans la forêt et s'éloignant de plus en plus de la mer, il avait tout oublié : la Toison, l'*Argo*, ses compagnons, sauf Hylas. Il ne reparut pas et le vaisseau dut appareiller sans lui ».

C'est un sujet souvent utilisé par les mosaïstes et actuellement on connaît huit mosaïques qui évoquent ce thème avec quelques variantes.

III. — Description (4)

L'enlèvement d'Hylas occupe le médaillon central entouré par des demi-cercles à coquillages, des quarts de cercle dans les angles qui contiennent des cratères, et des carrés curvilignes qui renferment des fleurs stylisées.

Le bel Hylas, à la musculature puissante, est ici enlevé par

(3) Hercule.

(4) J. LANCHA, *Recueil général des mosaïques de la Gaule - III - Narbonnaise*, 2, 1981, p. 241-242.

deux charmantes nymphes près d'une source symbolisée par une sorte de tonnelet d'où s'échappe un filet d'eau. Le jeune homme au moment où il s'apprête à plonger une cruche dans l'eau (il s'est d'ailleurs agenouillé sur un rocher) est saisi par deux nymphes : son visage exprime surprise et effroi mais il n'essaye pas même d'utiliser sa lance qu'il tient à la main gauche, car il semble être sous le pouvoir envoûtant des deux séduisantes et souriantes jeunes femmes. L'une assise de face, à peine vêtue d'une draperie, au visage fin à la chevelure serrée par un ruban,



retient Hylas par sa chlamyde, elle semble très sûre d'elle, tandis que l'autre, de dos, le tient beaucoup plus fermement par le bras et semble même l'attirer vers elle.

Cette scène présente beaucoup de mouvement : la cape qui vole au vent, la position des personnages, rien n'est figé, et à part quelques petites maladresses, c'est un art très sûr. J. Lancha, spécialiste des mosaïques viennoises, date celle-ci vers 175-200 après J.-C. ; toutefois un autre auteur propose une datation plus tardive, 210-240.

Pour apprécier pleinement cette œuvre, il faut aller la voir au Musée des Beaux-Arts à Grenoble.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURRENC - Conservateur de Fouilles

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Docteur de 3^e Cycle

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D^r Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE †

M^e Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-
LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude HASSLER - VIENNE

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDAZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

SAUVEGARDES ET INTERVENTIONS

- 1907 — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909 — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920 — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922 — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre antique.
- 1928 — Dégagement et achèvement de la façade de St-André-le-Bas pour l'achat puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938 — Résurrection du cloître de St-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier de Mme GUILLEMAUD qui cèdent les colonnes.
- 1958 — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967 — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place St-Pierre et du site de St-Romain-en-Gal.
- 1977 — Sauvegarde du mobilier du musée.